

Mt.4/8-11 et Mt 28/16-20

Au moment où Matthieu écrit son évangile, l'Église est déjà confrontée à de grandes questions sur la mission de Dieu dans le monde et, du coup, sur le sens et le contenu de sa propre mission. C'est pour cette raison qu'il inclut de nombreux enseignements de Jésus sur le sujet. On connaît ces textes où Jésus envoie les disciples deux par deux en les invitant à ne pas insister si on ne les reçoit pas, mais à passer leur chemin, par exemple. Un des buts principaux de Matthieu, dans son Évangile est de répondre à la question : « comment l'Église doit-elle être le témoin du règne de ce Dieu père, révélé à la croix en son fils et présent partout par son Esprit ? Comment obéir à l'ordre missionnaire de Jésus ? rejoignant ainsi nos propres préoccupations.

Matthieu répond en montrant deux voies possibles, celle d'une mission qui prend la forme de la tentation du pouvoir et celle d'une mission qui se vit dans la vulnérabilité à l'autre. Et pour passer de l'une à l'autre, il ne faut pas moins que le cheminement de tout l'Évangile !

L'une de ces approches nous est relatée au début, au chapitre **4/8-11** et l'autre à la fin : **28/16-20** encadrant ainsi tout le ministère de Jésus.

Lecture

Il y a des parallélismes curieux entre ces deux textes : le fait que les deux événements se déroulent sur une montagne, que dans les deux il soit question de du pouvoir universel de Jésus, que dans les deux il soit question de se prosterner, que dans les deux il soit fait référence à un enseignement, à la force de la parole et que les deux se terminent par une évocation de la présence de Dieu (représentée par les anges au chapitre 4)... Autant d'éléments qui nous invitent à lire ensemble ces deux passages qui encadrent le ministère de Jésus.

Au début de son ministère, donc, Jésus est donc tenté par une forme de mission, d'action dans le monde qui cherche à dominer celui-ci. Il avait, à portée de main la domination du monde... quelle Église aurait refusé ? Quelle Église, encore aujourd'hui se permet de s'opposer aux courants de pensée dominants et aux autorités de son pays ? Quelle Église ne souhaite pas être reconnue par le monde dans lequel elle vit ? La question posée ici est une vraie question : pour gagner le monde, ne faut-il pas composer avec ce que la Bible appelle le dieu ou le prince de ce monde ? l'idée d'une collaboration avec ceux qui dominent le monde était assez répandue à l'époque, comme dans l'histoire de l'Église d'ailleurs : pour dominer un peuple, il faut passer par ses dieux. Si cette idée était très répandue dans l'antiquité, elle a aussi été très présente dans l'histoire de l'Église. Lorsque les missionnaires des premiers siècles, pour récupérer les adorateurs de telle ou telle divinité, ont bâti une Église à la place d'un lieu de culte païen la dédiant à un Saint qui faisait à peu près la même chose que la divinité en question, n'a-t-elle pas cédé à cette même tentation ? Plus près de nous dans le temps, lorsque des missionnaires protestants, ont juste un peu adapté la vision chrétienne du Christ pour pouvoir dire que Jésus est un fétiche plus puissant que les autres fétiches, n'ont-ils pas fait la même chose ? Lorsque certains mouvements aujourd'hui prêchent un Christ thaumaturge, faiseur de miracles et qui veut dominer le monde, ils cèdent à la même tentation que celle de Jésus, lorsqu'ils cherchent à se rapprocher du pouvoir, avec les meilleures intentions du monde, ils se soumettent en fait à une autre divinité. Chaque fois que l'on fonde notre action sur la recherche d'un pouvoir, cela revient à prêcher un autre Christ que celui de l'Évangile. Sous prétexte d'adapter l'évangile pour qu'il soit mieux reçu, consciemment ou non, nous nous prosternons devant le Dieu de ce monde pour mieux gagner celui-ci et nous cédon à la même tentation que celle à laquelle Jésus a résisté !

Le second texte est très différent. Certes, il est toujours question d'un pouvoir universel attribué à Jésus, ou plutôt d'une autorité, qui ne lui vient plus d'une prosternation devant une divinité plus ou moins obscure mais qui lui a été donné par le passage au travers de la mort et de la résurrection. Les disciples, eux, sont invités à entrer dans la dynamique universelle de ce règne et à le diffuser. Cette autorité universelle du Maître est la raison pour laquelle ils sont envoyés vers le monde. Evidemment, il ne s'agit plus d'un pouvoir de domination mais de l'autorité de celui qui a, à plusieurs reprises, refusé le pouvoir, jusqu'à la croix, lieu ultime du ce refus de pouvoir. Il faut enfin remarquer que cet envoi en mission est adressé à des disciples qui ont des doutes... S'il est fait référence au doute ici, c'est pour souligner le fait que l'envoi en mission prend en charge le doute, que l'Église en mission dans le monde n'est pas toute puissante, sans doute, sans vulnérabilité. C'est comme si Jésus disait : « Tu n'est pas encore certain que la miséricorde de Dieu que tu as découverte pendant ces 3 années est vraiment le signe du règne de Dieu. Tu penses peut être encore que celui-ci doit être pouvoir et puissance et qu'il doit s'imposer à n'importe quel prix. Tu es peut être encore tenté par la prise de pouvoir sur les peuples de la terre, tu es néanmoins invité à en témoigner et du coup à te laisser évangéliser toi-même par cet évangile que tu annonces ». Autrement dit, comme le disent certains théologiens, la transmission de la Foi fait partie de la réception de la Foi.

Alors, nos conceptions de la mission de Dieu et de l'Église sont elles celles de Mt. 4 ou celles de Matthieu 28, après ce long cheminement de l'Évangile ? Sont elles du côté d'une recherche de pouvoir ou du côté de ceux qui assument leur vulnérabilité, leurs doutes ? En fait, nous sommes tous entre Matt. 4 et Matt. 28... nous sommes tous plus ou moins tentés de faire quelques compromis avec les dieux de ce monde si cela peut permettre à notre Église, notre mission, nos idées de s'affirmer, de prendre de la place, voire même de se rapprocher du pouvoir. Jésus nous envoie quand même, malgré toutes nos imperfections nos doutes et nos questions, au terme d'un cheminement avec lui, en faisant le pari que nous nous laisserons nous mêmes transformer par la parole que nous proclamerons. Savoir cela nous invite à une certaine humilité, mais surtout, nous remplit de confiance puisque nos doutes et nos faiblesses ne sont pas des obstacles au témoignage, mais font partie de lui.

